

## Elle s'appelait Martine

*Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau, Québec, 2011, 93 minutes

Sandra Dieujuste

Number 154, October–November 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65119ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dieujuste, S. (2011). Review of [Elle s'appelait Martine / *Monsieur Lazhar* de Philippe Falardeau, Québec, 2011, 93 minutes]. *24 images*, (154), 58–58.

# Elle s'appelait Martine

par Sandra Dieujuste

**A**n'en juger que par sa seule prémisse, le récit de *Monsieur Lazhar* semble à première vue être de ceux que le cinéma a déjà racontés mille fois : un nouvel enseignant aux méthodes peu orthodoxes venu remplacer au pied levé un professeur absent dans une école, des élèves d'abord réticents qui se laissent peu à peu gagner par son dévouement, et, entre eux et lui, une complicité qui, progressivement, se tisse. Le prologue du quatrième long métrage de Philippe Falardeau suffit cependant à infirmer ces présomptions prématurées. L'école y a été la scène d'un drame qui place sous le signe de la perte puis de la guérison la formule éculée évoquée plus haut et en renouvelle le potentiel, drame qui implique malgré eux les élèves d'une classe de 6<sup>e</sup> année : la découverte par Simon et Alice du corps sans vie de leur institutrice Martine, pendu à la fenêtre de leur classe. En contre-pied de la brutalité de l'événement, sa mise en scène retenue et délicate : un furtif aperçu à travers la fenêtre d'une porte verrouillée, saisi au vol par une caméra demeurée en retrait.

Plus tard, lorsque l'on revoit la salle de classe, Martine n'est plus là. Bachir Lazhar, le nouvel enseignant, la remplace au tableau. On dirait pourtant que le réalisateur persiste à la filmer dans chacun des détails qu'elle hante : dans la couleur des murs, qui ne sont plus jaunes parce qu'on en a refait la peinture ; dans le cadre de la fenêtre à présent dégagé, que l'incompréhension fait qu'on s'entête à le regarder ; dans les différences entre la manière de Bachir et celle de l'absente : les pupitres qu'il place en rangée alors qu'elle les disposait en cercle, les dictées qu'il donne alors qu'elle leur préférait les présentations orales. Le deuil, cette mort qui continue, comme dirait Marguerite Duras, est ici double, puisque monsieur Lazhar est un réfugié algérien qui tente lui-même de surmonter l'exil (cet autre deuil) de même que la perte de sa famille, morte brûlée en Algérie. Bachir aussi a ses fantômes, qui tiennent dans une vieille caisse en bois où sont regroupés les souvenirs de sa femme. Au

contact de ses nouveaux élèves, il apprend peu à peu à s'en libérer : les motifs des anciennes estampes de son épouse, qui était aussi institutrice, viennent parfois agrémenter leurs copies, alors qu'à la photographie de ses enfants s'ajoutent bientôt leurs portraits, captés dans une série de plans fixes qu'y juxtapose le montage.

Un rapport de réciprocité fondé sur une fragilité commune s'établit entre le maître d'école et sa classe. Lui n'est pas le mentor auquel on s'attendait, car aux prises avec nombre d'incertitudes : celle de son statut de réfugié, encore à garantir, de même que celle qu'il entretient quant à sa capacité à aider ces jeunes, que le doute lui fait imaginer « devenus grands, mais [parlant] encore comme des enfants. » Eux sont moins rebelles qu'ébranlés, en proie à un trouble auquel ils n'ont pas appris à faire face. Les drames des uns et des autres se font écho, se consolent mutuellement, effet miroir complexe qui se révèle par le biais d'une dualité entre tradition et déracinement, innocence et culpabilité, franchise et censure, et dont l'apparence de simplicité témoigne de la qualité du scénario, adapté d'une pièce d'Évelyne de la Chenelière.

La rigueur de l'approche pédagogique de Bachir, qui ordonne qu'on le vouvoie et emprunte à l'œuvre de Balzac le texte de ses dictées, atteste du fossé culturel qui le sépare de son milieu d'accueil. Le conservatisme même qui l'ostracise fournit toutefois à Alice la stabilité qu'il lui faut pour accepter le geste de Martine, qu'elle tente de s'expliquer sans y parvenir. La responsabilité qu'éprouve Bachir face à la mort de sa famille, qu'il a dû laisser derrière lui en fuyant Alger, renvoie quant à elle au remords de Simon, que son incapacité à communiquer perturbe. Lorsque le garçon se libère finalement du poids qui pèse sur lui, encouragé par Bachir à parler librement, c'est le fardeau du professeur tout autant que celui de l'élève qui s'en trouve allégé. Parce qu'il porte le secret d'un lourd passé aussi bien que celui d'une imposture (il n'était pas instituteur en Algérie, mais plutôt fonctionnaire, puis restaurateur), Bachir connaît l'oppression qui accompagne l'impossibilité de dire : de là sa ferveur à soulever les tabous qui accablent l'école, où le nom de Martine est un mot qui ne se prononce pas, et sa photo, une image qui ne se montre pas. Par ses élèves, il se délivre du silence auquel il s'est condamné, alors même qu'eux s'affranchissent à travers lui de leur traumatisme. Dans ce lien né d'une tragédie mutuelle se puise également l'inspiration de la vaincre, qui préserve *Monsieur Lazhar* de sombrer dans la lourdeur tout en maintenant sa gravité : c'est ce souffle que l'on retiendra de cette rencontre, dont la sereine beauté irradie l'œuvre. 

Québec, 2011. Ré. : Philippe Falardeau. Scé. : Falardeau d'après Evelyne de la Chenelière. Ph. : Ronald Plante. Mont. : Stéphane Lafleur. Mus. : Sylvain Bellemare. Int. : Mohamed Fellag, Sophie Nélisse, Émilien Néron, Brigitte Poupart, Danielle Proulx, Francine Ruel, Louis Champagne, Evelyne de la Chenelière. 93 minutes. Prod. : Luc Déry et Kim McCraw pour Micro\_Scope. Dist. : Les Films Séville.

